

Dies Natalis Solis Invicti

(Le jour de la naissance du Soleil invincible)

Alberto B. Mariantoni ©

Le jour du “**solstice d’hiver**”, n’est pas un jour comme les autres. Il n’est pas seulement la commémoration d’un important phénomène astrophysique. Il est le jour de l’**inévitable retour de la vie et de l’éternel re-commencement** !

Même si, aujourd’hui, notre conscience collective en a perdu la mémoire historique, cet événement commença à être célébré par nos ancêtres (par exemple: auprès des constructions mégalithiques de *Stonehenge*, en Grande-Bretagne; de *Newgrange*, *Knowth* et *Dowth*, en Irlande; ou autour des gravures rupestres de *Bohuslän*, *Nämforsen*, *Tanum* o *Tanumshede*, *Dasland* et *Østfold*, en Suede, et de la *Val Camonica*, en Italie), déjà en époque préhistorique et protohistorique.

Ce phénomène, en outre, inspira le "fragment 66" de l'oeuvre d'Héraclite d’Ephèse¹ (-560/-480) et fut allégoriquement chanté par Homère (Odyssée 133, 137) et Virgile (Sixième livre de l’Enéide).

Cet événement fut invariablement attendu et célébré par l'ensemble des *Peuples-Nation* de l’Europe: les Gaulois et les Celtes le dénommaient "*Alban Arthuan*" (renaissance du dieu Soleil); les Germains, "*Yulè*" (la roue de l’an); les Scandinaves, "*Jul*" (roue solaire); les Finlandais, "*July*" (tempête de neige); les Lapons, "*Juvla*"; les Russes "*Karatchiun*" (le jour plus court). Et il fut également désigné ou choisi par un certain nombre de traditions religieuses du monde, pour faire naître ou apparaître leurs êtres divins ou surnaturels (*Horus* en Egypte; *Tammuz* à Babylone; *Bacchus* o *Dionysos*, et *Héraclès* en Grèce; *Adonis* en Syrie; *Mithra* en Iran; *Freyr* – le fils suprême d’*Odin* - en Scandinavie; *Quetzacoatl* et l’aztèque *Huitzilopochtli* dans le Mexique pré-colombien; *Bacab* dans le Yucatan; *Zaratustra* en Azerbaigian; *Buddha*, en Orient; *Krishna*, en Inde; *Scing-Shin*, en Chine; *Yéshuà/Jésus* en Palestine, ecc.).

D’un point de vue astrophysique, le “**solstice d’hiver**”, est le jour de l’an dans lequel – dans le ciel de l’hémisphère Nord de notre Globe (pendant que dans celui de l’hémisphère Sud ou austral, recourt le "solstice d’été") – le Soleil, dans son mouvement annuel au tour de l’écliptique (c’est-à-dire, le cercle le plus grand sur la sphère céleste qui correspond à l’apparent parcours du Soleil pendant l’année), vient à se trouver à sa moindre déclinaison. Dans d’autres termes : le jour du “solstice d’hiver”, le Soleil “se lève” au point le plus méridional de l’*horizon Est* de la Terre; il atteint, à midi, sa moindre hauteur (c’est-à-dire, il est - à cette heure-là - au Zénith du tropique du Capricorne); et il se manifeste par sa moindre durée de lumière (à peu près 8 heures et 50/55 minutes). À partir de cet instant, la lumière cesse de diminuer et recommence à augmenter la luminosité de nos journées...

Du latin "**Sol**" (Soleil) et "**status, a, um**" (fixe, périodique) – qu’à son tour nous pourrions aussi bien faire dériver du verbe "*sisto, stiti, statum, sistere*" (se présenter, apparaître à l’heure fixée) que du verbe "*sto, stas, steti, statum, stare*" (rester, se tenir, rester droit, rester immobile, rester suspendu) – le mot "**solstitium, ii**" (dans le

¹ Le philosophe de l’éternel devenir.

sens de “*brumale*” o de “*hibernum*”, donc, de “solstice d’hiver”) était très rarement utilisé par les auteurs classiques de l’ancienne Rome (à ma connaissance, exclusivement par Marcus Porcius Cato, nel -III/-II sec., dans “*De agricultura*”, ainsi que par l’agronome du Ier siècle de notre ère, L. Iunius Moderatus Columella, dans “*De arboribus*” et dans “*De rustica*”), pour deux raisons principales :

1. la première est que la tradition romaine de la fête du ***dies solis novi*** (le jour du soleil nouveau) avait ses racines, tantôt dans le passé préhistorique des populations aryennes ou indo-européennes (auxquelles les Romains et la plupart des populations d’Italie appartenaient), tantôt dans celui, plus récent, de ses propres bases cultuelles (il ne faut pas oublier, en effet, que “***Sol*, la divinité solaire – comme précise Julius Evola² – apparaît déjà parmi les *dii indigetes*, c’est-à-dire parmi les divinités des origines romaines qui avaient été reçues par des cycles de civilisation beaucoup plus anciens**”);
2. la deuxième raison est que la fête qui dans les temps archaïques de Rome était définie ***Diualia*** (ou cérémonial de la *Diua Angerona*: le ***Numen*** qui permettait le franchissement ou le dépassement des “passages étroits”, comme celui qui accomplit le Soleil dans le jour le plus court et la nuit la plus longue de l’année, le 21/22 Décembre) et que plus tard (c’est-à-dire, après l’introduction, sous l’Empereur Aurélien, du culte du dieu indo-iranien *Mithra* dans les traditions religieuses romaines et l’édification de son temple dans le *campus Agrippae*, l’actuelle place San Silvestro à Rome) assumera le nom de ***Dies Natalis Solis Invicti***, était pratiquement incluse à l’intérieur d’un plus vaste cycle de fêtes que les Romains appelaient ***Saturnalia*** (fête qui – à partir du -217 et après les successives réformes introduites par César et Caligula – se poursuivaient du 17 au 25 Décembre et terminaient avec la fête ***Larentalia*** ou des ***Lari***, les divinités tutélaires chargés de protéger les récoltes, les routes, les villes, la famille, etc.).

Les ***Saturnalia*** que nos ancêtres faisaient morphologiquement dériver du vocable latin “*sata, orum*” (les “ensemencés”) et fêtaient solennellement dans une cérémonie religieuse anthropomorphique dédiée au dieu ***Saturne*** (dans un premier temps, une divinité agricole latine, protectrice des ensemencements et des semences, et successivement, assimilé au dieu grec ***Cronos*** – à Rome, mari d’***Ops*** et en Grèce, conjoint de ***Rhéa***, la “Terre”, en tant que mère des fruits et des champs – fut adoré comme Créateur), avaient, en réalité, une plus ancienne origine: celle que les Romains eux-mêmes – sans en connaître l’authentiques configuration, l’effective provenance et la réelle genèse – avaient hérité des populations Latines de l’ancien *Latium*, auxquelles ils s’étaient culturellement et politiquement superposés.

Cette *configuration*, cette *provenance* et cette *genèse* doivent être recherchées – à mon avis – dans le contenu sémantique des noms de deux divinités latines particulières qui étaient célébrées dans le *Latium* au cour du mois de Décembre: ***Consus*** et ***Ianus*** (Janus bifrons). Le dieu ***Consus*** (du latin, “condere”, indique l’action de “cacher” et/ou de “conclure”) qui – était célébré aussi bien le 21 Août (date à laquelle il présidait à l’action de “mettre la récolte au sûr”) – que le 15 Décembre (au cours des *Consualia*, les fêtes dédiées à la conclusion sacrale de la vieille année) et le dieu ***Janus*** (ancienne divinité latine aux “deux visages”, “dieu du temps” et, plus spécifiquement, “de l’an”, et dont le petit temple, à Rome, consistait en un couloir avec deux portes, fermées en temps de paix et ouvert en temps de guerre)

² *La Tradizione di Roma*, Ed. di Ar, collezione “Areté”, Manduria, 1977, pag. 138.

qui – sur la de base de son ancestrale acception latine désigne "le aller" et, plus particulièrement, la phase initiale de l'action de "se mettre dans marche" – réglementait et coordonnait le début de la nouvelle année, d'où "**lanuarius, ii**", le mois de Janvier.

Comme il est confirmé par Franz Altheim³, "*Ianus et Consus, dans la réalité religieuse romaine, se réfèrent au début et à la fin d'une action*". Et ils faisaient également référence « (...) à des événements fixés dans le temps, mais qu'ils se répétaient périodiquement". Celle et ceux – je me permets d'ajouter – de ***l'éternel retour de la lumière au détriment des ténèbres !***

Alberto B. Mariantoni ©

³ *Storia della Religione Romana*, Ed. Settimo Sigillo, Roma, 1996, pag. 69 e 70.